

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sourcier et voyeur

Isabelle Courteau, *L'inaliénable*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 86 p.

Louise de gonzague Pelletier, *Sarabande*, Ottawa, le Vermillon, 1997, 84 p.

Bernard Pozier, *Des murmures de fantômes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 76 p.

Stéphane Despatie, *Les crimes du hasard*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 90 p.

Jocelyne Felx

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37897ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1998). Compte rendu de [Sourcier et voyeur / Isabelle Courteau, *L'inaliénable*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 86 p. / Louise de gonzague Pelletier, *Sarabande*, Ottawa, le Vermillon, 1997, 84 p. / Bernard Pozier, *Des murmures de fantômes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 76 p. / Stéphane Despatie, *Les crimes du hasard*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 90 p.] *Lettres québécoises*, (92), 41-42.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Isabelle Courteau, *L'inaliénable*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 86 p., 14,98 \$.
 Louise de gonzague Pelletier, *Sarabande*, Ottawa, le Vermillon, 1997, 84 p., 13 \$.
 Bernard Pozier, *Des murmures de fantômes*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 76 p., 10 \$.
 Stéphane Despatie, *Les crimes du hasard*, Montréal, Les Intouchables, 1998, 90 p., 12 \$.

Sourcier et voyeur

La liberté de créer et de penser est trop importante
 pour qu'on tente de la banaliser.



POÉSIE
 Jocelyne Felix

L'ITINÉRAIRE QUI MÈNE DE L'EXTÉRIEUR à l'intérieur est difficile. Cette société nous détourne de nous-mêmes. Nous nous absorbons dans des curiosités malsaines et des idées impersonnelles. Le point de vue de la première personne ne va pas de soi. Isabelle Courteau, dans *L'inaliénable*, a cette faculté de voir en profondeur, comme les sourciers. Chez Louise de gonzague Pelletier les images de la mort, belles et lumineuses, ne sont pas exemptes de lieux communs. Bernard Pozier, au moyen de caractères dessinés à gros traits, ajoute un tome à l'oeuvre-miroir d'une passion : le hockey. Stéphane Despatie, enfin, écartelé entre les présents magnifiques et insipides de l'Amérique, par-delà les abus langagiers, est à la fois sourcier et voyeur.

Inflation vitale

Le premier recueil d'Isabelle Courteau porte la marque du volcan. Le complexe d'Empédocle dont parle Bachelard dans sa *Psychanalyse du feu* convient à merveille à l'univers de cette jeune poète. Entre l'ouverture et la finale du livre, destruction et renouvellement alternent, emportés par un mouvement giratoire ; dévastation et renaissance se combinent ou se dissocient pour constituer un cycle éternel d'intégrations et de désintégrations. La vie y semble d'une incessante mobilité. Chaque situation ne se fixe en aucun repos, en aucune identité définitive. Mais, Dieu merci, la marche vers l'abstrait éloigne la poète des zones où prospère le baroque qui a besoin de mille et une formes sensibles pour traduire le mouvement. Si les quatre éléments qui sont au cœur de l'hellénisme philosophique sont omniprésents, en contrepartie, ce qu'il y a de dialectique et d'intellectuel dans cette poésie se fusionne au corps, à la sensualité et à l'instant. Contre le « sentiment d'insuffisance » (p. 21), contre la peur « d'une infinité de maintenant » et du « toujours pareil » (p. 20), contre le « pervers [qui] organise la répétition » (p. 56), un certain esthétisme du mélange explosif nous capte. Les verbes (*mordre, gronder, fuser, grincer, étouffer, aiguïser, attaquer*, etc.) et leur substantivation (*martèlement, tourbillonnement, crissement, balancement, défoncement, battement*, etc.) attestent que le mot cherche « l'attraction terrestre » (p. 21). Le goût de la métamorphose ne va pas sans le goût de la pluralité des actes.

Dans *L'inaliénable*, les caprices et les oscillations dans la destinée humaine s'associent donc à une inflation vitale. De page en page, la

mort court après la vie, l'éphémère nous donne une leçon d'éternité, la destruction y est renouvellement comme s'il fallait tout perdre pour tout gagner. C'est la « *tabula rasa* », le « départ à zéro », « la source des premiers feux » (p. 43). Jacques Brault, qui préface le recueil, suggère, fort à propos, que ce « poème chronique extrait l'extase de la panique » (p. 9). Du vide ou du « fil d'un nœud » (p. 31) naît un mouvement de « recomposition/inaliénable » (p. 36). En somme, les images de Courteau ne cessent de brusquer le temps, d'unir et de désunir l'amour et la mort, le doux et le violent, le lisse et le dur dans un même instant, « tout paraissant exister simultanément, comme les gouttelettes s'éteignent » (p. 65), « la terre bouillonne » (p. 77) dans un « fracas silencieux » (p. 41) :

*Lasse, j'aurais aimé dire
 l'amour n'est pas aimer
 c'est seulement le culte de la distance
 L'immense solitude
 avait tout ce long jour à n'être pas avec tout* (p. 22)

La conscience de « n'être pas avec tout », voilà ce qui nous fait mieux comprendre cette œuvre, synthétiquement. La lecture de *L'inaliénable*, œuvre solide et intemporelle, n'est jamais morne. On oublie rapidement les petites faiblesses, car en tout la poésie nous interpelle. Cette jeune poète révèle un grand savoir-faire qui transcende la simple besogne !

Le jardin des morts

Louise de gonzague Pelletier n'appuie pas de tout son poids sur le paysage. À la séduction des images de la nature, il manque souvent la solidité d'une pensée. Ainsi, la mort dans *Sarabande*, prose lyrique sur un thème funèbre, souffre d'une certaine légèreté. Les traces de révolte se résolvent en un adieu presque trop serein nous rappelant que la sécularisation du XX^e siècle a décléricalisé la mort, a fui son caractère sombre lié à l'iconographie macabre. Bien sûr, le charme musicien et le vague à l'âme dénué de pathos nous envoûtent. La poète, qui n'élève pas vraiment un « tombeau » à la mémoire d'un être aimé, détourne plutôt l'attention de la mort vers la vie, éprouvant le sentiment de la présence énergisante du disparu :

ISABELLE COURTEAU
l'inaliénable



● l'HEXAGONE

LOUISE DE GONZAGUE PELLETIER
SARABANDE
 POÉSIE

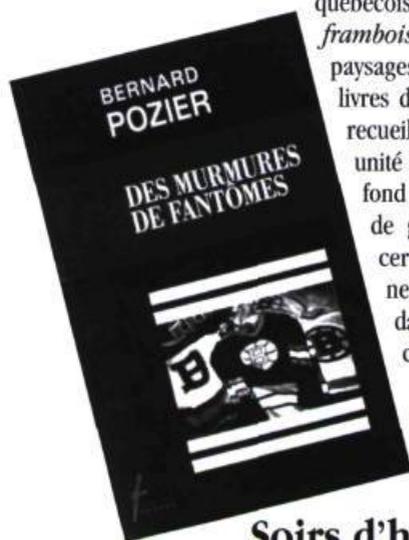


Recherber tes empreintes dans ma courte vie. Les déposer dans mon atelier d'écriture, de peinture. J'éclaterai le sous-bois, l'asclépiade endormie. Je rayonnerai l'azur, soufflerai des alentours. Je m'ouvrirai au clair de lune, chanterai même d'une voix grave, tourbillonnerai près d'une porte de grange, un soir de mue. Douée. (p. 23)

L'être décédé devient donc un immortel inséparable. Le regret se mêle à l'éloge : « tu es mort en pleine gloire, mordant ton ciel. » (p. 29)

Plutôt que les spectres du théâtre élisabéthain ou l'asepsie moderne associée à la routine hospitalière archi-médicalisée, Louise de gonzague Pelletier choisit la « belle mort » romantique, la nature autour de la tombe, et les fleurs, figures archétypes de l'âme. La sarabande, petite danse baroque d'origine espagnole, multiplie ses pas faciles, ailés. Faiblement charpentée, elle obéit ici à la loi énumérative ou cumulative de la variation. La poète s'y montre moins architecte qu'encline aux notes répétées de son vouloir-vivre. Qui plus est, elle privilégie les hétéronymes pour mieux échapper au réel : « fête, foires, voluptés » (p. 38), « renaître, me réchauffer, me nidifier » (p. 39). La nature

québécoise (*verge d'or, sapin, cerisier, framboisier, maïs*) se substitue aux paysages méditerranéens des autres livres dont *Petites mélancolies*, beau recueil versifié cultivant une certaine unité de décor ou d'atmosphère sur fond de détresse arabe. Que Louise de gonzague Pelletier soit en un certain sens « esthète », voilà qui ne saurait se nier, mais, voilà, dans d'autres recueils la recherche esthétique et un certain exotisme se dépassaient, se transformaient en une demande plus haute, que nous ne sentons pas dans *Sarabande*.



Soirs d'hiver

Le dernier recueil de Bernard Pozier avait beaucoup pour lui : une bonne idée, les rêves de l'enfance, la pensée collective revisitée autour d'un thème rare en poésie : le hockey. Pétri de merveilleux, avec ses équipes et ses joueurs mythiques, sa dimension sacrée héritée de l'époque bénie du Forum, ce sport culte des Québécois, « joie des voyeurs » (p. 53), fourmille de sens qui attendent d'être révélés hors un certain convenu, hors ce pluriel générique ou super-générique du *vox populi* qui simplifie tout. Or, Pozier, dans *Des murmures de fantômes*, se contente d'être ce négociant moderne qui cherche à plaire au lecteur en se glissant dans sa peau.

Le poète, qui n'aime pas se prendre trop au sérieux, se distancie de lui-même, enfile des poncifs et s'absorbe dans des idées impersonnelles. S'il privilégie la forme nominale du verbe ainsi que le « on » et le « il », par contre, dans la deuxième des quatre sections du recueil, le « tu » vocatif redondant renvoie aux dieux de la patinoire. Véritable

temple de la renommée des Bruins de Boston (l'« équipe haïe » par les Québécois, nous précise le poète), cette section, avec ses sanctifications, glorifications, éternisations, rédemptions et starifications, nous rappelle les petits livres d'hagiographie. Certes, l'enthousiasme qui fait éclore le merveilleux au sein du réel nous interpelle çà et là, mais il manque au recueil cette sorte de houle abordant ses limites par le gonflement de l'inexprimable. Pozier, au lieu de brûler l'étape et l'étendue, de recourir à l'ellipse, détaille trop.

Enfin, clin d'œil ou coup de publicité, la reliure du recueil affiche les couleurs des célèbres « oursons » bostonnais, tandis que la quatrième de couverture nous montre une photo du poète en joueur des Bruins. Plus instructif qu'émouvant, ce deuxième recueil du poète consacré au sujet dupliquante les statistiques des cartes de hockey et reprend les propos enflammés des « Amateurs de sport » sur les ondes de CKAC. À défaut de nous séduire vraiment, *Des murmures de fantômes*, au détour des meilleurs vers, ouvre l'accès à l'infini du monde vu par l'enfant, à la tapisserie multicolore des impressions, à l'âge d'or du loisir et des jeux innocents que résume ce vers rigolo qui clôt le livre : « nous irons patiner sur la Lune. »

Révolte urbaine

Stéphane Despatie ne prend pas beaucoup de distance avec le monde réel. L'homme sans qualités (pour emprunter un titre à Robert Musil) qui traverse *Les crimes du hasard* nous parle-t-il de nous en nous parlant de lui ? Nous ne pouvons aimer notre époque sans réserve et Despatie nous montre le caractère artificiel du code de vie américain. Ainsi, une ombre d'impuissance et de solitude plane sur le « je » du recueil. Homme sans essence, personnage épave privé de lui-même, arrimé à sa ville, ne nous renvoie-t-il pas l'image d'une génération sans lien ni profondeur ? Entre américanisation, américanité et ouverture sur le monde, les images de Despatie, grossièrement colorées, paraissent échapper aux catégories de l'art pour mieux retrouver la voix de l'homme du peuple. La langue rappele, çà et là, le « kit » à écrire de la poésie exploratoire, contre-culturelle et joulisante des années soixante-dix.

Certes, la perversion de la langue littéraire, avec son accent qui serre le cœur, gangrène un certain sentiment de sécurité, un certain appel au confort et à l'indifférence de nos sociétés. Le « petit dur » de la rue Ontario, l'enfant pauvre qu'il a été, n'est pas trahi par le poète. Québécoisismes, anglicismes ou références à la culture populaire américaine reflètent le dépaysement, la solitude et la souffrance. Plus douteux m'apparaissent les néologismes de son propre cru. Outre l'aliénation de la ville, le bitume et l'étouffement urbain, l'histoire d'un couple avec ses faillites, ses à-peu-près, ses infidélités, s'impose. La quatrième et dernière section, moins gavroche, plus intimiste, oppose l'amour au vide désespérant.

Despatie s'exprime à partir de sa propre expérience et, par certains côtés, son exercice est frais et moderne, mais il n'a pas encore trouvé l'équilibre entre spontanéité et artifice. Le voyeur oublie le sourcier.

